

songe pas à vous demander des choses bien difficiles.

Tous les vendredis, de 2 heures à 5 heures, une séance de couture a lieu à l'institution sise au No 644 de la rue Saint-Denis, et celles qui pourraient s'y rendre seraient les bienvenues.

L'idéal de Tante Ninette eût été de choisir un jour, le samedi après-midi, par exemple, qui est celui où toutes les élèves externes des écoles ont congé, et de les réunir, disons, deux fois le mois, à l'Hôpital des Enfants, et là, pendant une couple d'heures, nous travaillerions ensemble à confectionner layettes et vêtements pour les petits malades pauvres de la maison. Une lecture amusante pourrait être faite à haute voix, à moins que l'on aimât mieux causer, et nos réunions auraient le double but de vous apprendre à coudre, science si essentielle à la femme, et de vous faire faire la charité d'une manière agréable. Les fillettes de tout âge seraient admises à ces séances de couture, et les novices comme les plus habiles, y trouveraient de quoi s'occuper.

"Celui qui fera quelque chose à l'un de ces petits, je le considérerai comme fait à moi-même", a dit Notre-Seigneur. Que cette parole sortie de la bouche d'un Dieu vous soit un encouragement, chères amies, et j'enregistrerai avec plaisir le nom de celles de mes nièces qui feront ainsi preuve de cœur et de bonne volonté.

En attendant, rien ne vous empêche d'aller visiter l'hôpital des Enfants, et de leur apporter les jouets rejetés des benjamins de la famille.

Quel bonheur, chères nièces, si vos dons et vos visites pouvaient amener sur les lèvres décolorées de ces chers petits êtres, le sourire si naturel à leur âge et que la souffrance y a chassé. En retour, le Dieu des enfants y bénira vos études et votre avenir.

Pleine d'espérance dans le succès entrevu, j'attendrai sans inquiétude le résultat de la suggestion que je fais aujourd'hui à vos cœurs compa-

Tante Ninette.

MARTYRES

Le jour où Sabine Lacot vit pour la première fois le lieutenant Jean Claudin, il se passa dans le cœur de la jeune fille quelque chose d'étrange.

Elle éprouva comme un arrêt brusque de la vie. En une seconde, qui n'était qu'un éclair et qui dura un siècle, elle entrevit, dans un brouillard de rêve, ce même Jean Claudin, debout devant elle, le front bouleversé, les yeux hagards, les cheveux en désordre, ivre et brutal, le poing levé....

Elle crut chanceler, mais vite remise de cette impression, elle trouva Jean Claudin légèrement incliné vers elle, qui l'interrogeait d'une voix un peu tremblante:

— "Seriez-vous souffrante, Made-moiselle?"

— "Souffrante, non, Monsieur, mais plutôt incommodée par la chaleur. Et puis ces fleurs..."

Et véritablement attirée, elle ap-puya sa fine main gantée sur le bras de Jean Claudin qui la conduisit vers une fenêtre large ouverte, tandis que dans le salon, où parents et amis causaient par groupes, on chuchotait: Ça fera un beau couple!

Sabine Lacot était orpheline. Elle ne comptait autour d'elle que des cœurs dévoués. Sa douceur et sa bonté étaient devenues comme des termes de comparaison. Très intelligente, possédant une âme exquise d'artiste, elle était aussi très fortunée, et la grosse dot qui lui était assurée n'était pas pour diminuer l'admiration que soulevait la gracieuse jeune fille.

Jean Claudin passait pour un officier d'avenir, estimé de ses chefs. Grand, blond, avec une grosse mous-

tache qui lui coupait en deux la figure, il avait l'allure un peu lourde, et quelque chose de dur dans sa personne. Mais il portait bien l'uniforme: c'était un beau soldat.

Toujours soigné, très recherché dans le monde qu'il fréquentait, il n'avait guère au soleil que sa solde et une modeste rente que lui assurait sa mère, veuve d'un major, dont la tombe était couverte d'herbes folles depuis longtemps.

On maria ces jeunes gens, et à voir ce mariage, plus d'un jaloux pensa: sont-ils heureux!

Leur hôtel luxueux s'égaya bientôt, au temps où fleurissaient les roses, du gazouillis charmant d'une fillette qui promettait de continuer toutes les grâces de sa mère.

Il ne manquait donc rien à ces heureux.

Mais Jean Claudin buvait.

L'alcool avait fait du soldat une brute, et la brute faisait de la jeune épouse et de la petite enfant deux martyres.

Germaine avait six ans. Dans son petit cerveau s'associaient des idées qui mettaient sur la physionomie de cette mignonne gamine un grain de mélancolie. Elle comptait les cheveux blancs qui un à un se mêlaient aux cheveux noirs de sa mère; elle voyait souvent des larmes se former lentement dans les yeux de sa "petite maman", grossir et couler le long des joues un peu pâlies: tout cela c'était du chagrin, tout cela c'était l'œuvre du père, et l'enfant le devinait, le savait.

Pour adoucir la peine de celle qu'elle aimait par-dessus tout au monde, Germaine se serrait contre sa mère, lui prodiguait ses plus câlines caresses.